

JOURNEE DE DEBAT SOLIDARITES 19 JANVIER 2008

« QUELLE GAUCHE POUR QUEL AVENIR ? »

REFORME ET REVOLUTION : LE POIDS DE L'HISTOIRE A GAUCHE

Exposé introductif non revu par la présentatrice

Introduction

Je ne crois pas que le problème aujourd'hui se pose encore dans ces termes. Et pour lancer une pointe polémique, je dirai même que la réforme a aujourd'hui changé de camp. C'est bien la droite qui se lance dans les réformes ; la gauche (encore faudrait-il la définir), quant à elle, aurait au mieux renoncé à se battre pour le meilleur des mondes. Je fais ici référence clairement à une phrase d'Edgar Morin reprise par le tout nouveau Parti démocrate italien : « Renoncer au meilleur des mondes, n'est pas renoncer à un monde meilleur ». Elle serait au pire réactionnaire et conformiste selon Pierre André Taguieff. La révolution est de plus clairement discréditée, puisqu'il n'y a pas de révolution sans violence. Elle n'apparaît plus comme un horizon ni légitime ni souhaitable

Pour aborder néanmoins cette thématique controversée, je vous propose un petit excursus tout d'abord définitionnel : « qu'est-ce que la gauche ? », puis par grandes étapes où s'inscrit le débat entre réforme et révolution (en gros de la Deuxième Internationale à nos jours).

1. Qu'est-ce que la gauche ?

Cette question surgit brutalement ces dernières années. Selon François Vercamen¹, nous arrivons en fin d'un cycle, celui de la deuxième guerre mondiale et de ses suites : ce qui rend nécessaire une redéfinition de la gauche tant en son interne que face à l'extérieur.

Aujourd'hui, en effet, le concept même de gauche apparaît incertain, le terme dépourvu de validité ou pertinence. Il apparaît clairement, en Suisse comme ailleurs, que les électeurs de gauche ne se sentent plus représentés par leur parti politique, ni en termes de défense de leurs intérêts immédiats, ni en termes d'héritage, ni en termes d'un système de valeurs à défendre. On semble assister à une phase d'homogénéisation entre la gauche et la droite. Néanmoins il serait par trop simple d'insister uniquement sur ce phénomène générique d'alignement. Et c'est probablement l'intérêt de cette journée.

¹ de la section belge de la IVeème internationale

JOURNEE DE DEBAT SOLIDARITES 19 JANVIER 2008

« QUELLE GAUCHE POUR QUEL AVENIR ? »

La gauche est à la recherche d'une identité perdue ou difficilement saisissable.

Seule la gauche radicale, clairement anticapitaliste, semble trouver un nouveau souffle (que l'on pense au succès d'un Olivier Besancenot en France et en image négative, en Italie, à la perte de légitimité d'un parti comme le parti de la refondation communiste qui d'un programme radical et anticapitaliste est passé à la formation d'un parti dit de l'Arc-en-ciel où on peine à trouver sens et fondement de cette formation.

2. Les étapes du débat réforme et révolution.

Dans la gauche européenne, le rapport entre réforme et révolution a été parfois dramatique.

Définition de Réforme : processus menant par étapes à la société socialiste. Unique carte à jouer possible. Réformes qui préparent à la nécessaire révolution. Etapes qui préparent à la révolution ou obstacles au processus révolutionnaire.

Définition de Révolution : la conquête par la force de l'appareil d'Etat, rupture violente et destruction de l'appareil d'Etat lui-même.

a) Réformes et socialisme organisé :

Historiquement, cependant les processus ne se présentent pas aussi linéairement que les catégorisations mentionnées le laisserait entendre, bien sûr. Les taxinomies étant en quelque sorte en dialectiques avec les contextes, ou pour le dire différemment, au 19^e les solutions proposées dérivait plus des conjonctures historiques particulières que de formules abstraites. Comme le soutenait Lénine paraphrasant Marx : « La théorie n'est pas un dogme mais un guide pour l'action ».

La fin du 19^e est marquée par les débats qui ont cours au sein de la toute nouvelle Seconde internationale (fondée en 1889), portée par le courant révisionniste héritier du courant fabien britannique qui voyait dans le gradualisme l'unique possibilité pour arriver sans secousses violentes à la société socialiste. C'est Bernstein qui au sein de la social-démocratie allemande mène le débat à partir de 1896. Pour Bernstein, non seulement l'écroulement du capitalisme ne pouvait avoir lieu, mais la révolution n'était pas seulement un terrain de lutte déconseillé ou indésirable mais aussi un événement qui dans les pays développés était socialement et politiquement impossible. (cf. Les prémisses du socialisme et les tâches de la social-démocratie 1899).

JOURNEE DE DEBAT SOLIDARITES 19 JANVIER 2008

« QUELLE GAUCHE POUR QUEL AVENIR ? »

Dans cet écrit, il part d'un constat qui est que le SPD est un parti puissant et désormais légal, implanté dans un pays prospère et qui s'est sensiblement démocratisé depuis l'ère Bismarkienne. La pratique du parti est donc légaliste, parlementariste et réformiste alors que sa théorie est toujours révolutionnaire. Celui-ci rejette la perspective révolutionnaire et présente le socialisme comme l'héritier légitime du libéralisme. Il indique en outre que les politiques d'alliances de classe devenaient obligatoires pour la social-démocratie comme sa pratique réformiste et gradualiste. Bernstein donc dans cet ouvrage abandonne l'option révolutionnaire, mais pas l'objectif éthique de la construction d'une société socialiste... ce qui est très important dans le débat qui nous occupe aujourd'hui, si l'on se souvient du mot d'ordre du Parti démocrate italien, pour lequel il ne s'agit plus de réaliser le meilleur des mondes mais en définitive de s'arranger au mieux avec celui que l'on a. Pour Bernstein donc il ne fallait pas que la social-démocratie change de comportement ; elle devait abandonner l'horizon révolutionnaire sans abandonner l'horizon socialiste et se présenter en définitive telle qu'elle était : Selon Bernstein en outre le parti social-démocrate allemand devait se présenter tel qu'il était déjà : un parti réformiste et gradualiste.

Ces thèses que l'on va appeler révisionnistes seront officiellement condamnées par l'Internationale socialiste aux Congrès de Paris (1900) et d'Amsterdam (1904). (batailles menées par Kautsky, Hilferding et Luxembourg)

Néanmoins, l'influence de Bernstein reste déterminante sur la politique réelle des principales sections de l'Internationale. (notamment en France, Italie, Belgique). Si la théorie prônée par la Seconde Internationale reste celle d'une fédération de partis qui admettent la lutte des classes et la nécessité de socialiser les moyens de production, la pratique se rapproche beaucoup plus de ce que soutenait Bernstein et à sa manière Jean Jaurès avant la première guerre mondiale. «A mesure que la vie socialiste se développe dans chaque pays, à mesure qu'elle exerce sur la nation avec laquelle elle fait corps et où elle évolue une action plus directe, la vie socialiste se mêle plus profondément à la vie du pays même». On ne comprendrait pas sinon que l'écrasante majorité des partis socialistes européens accordent leur appui à leur gouvernement au cours de la Première guerre mondiale, en commençant par voter les crédits de guerre, reniant des années de lutte pacifique et l'internationalisme même, puis dans une Union sacrée qui signifie adhésion à la patrie, une trêve politique et un contrat.

JOURNEE DE DEBAT SOLIDARITES 19 JANVIER 2008

« QUELLE GAUCHE POUR QUEL AVENIR ? »

Durant la république de Weimar, l'option de Bernstein devient en fait prédominante. Ce qui n'empêche pas la social-démocratie d'être combative dans l'entre-deux-guerres en privilégiant des réformes radicales et qui n'abandonnaient pas l'éventualité de recourir à la révolution si nécessaire (maximalistes italiens par exemple en faisaient partie).

Ces particulier dans l'entre-deux-guerres : l'austro-marxisme auquel se rattachent certains mouvements antifascistes dans l'entre-deux-guerres. Point de jonction entre la Seconde internationale et la Troisième. Notamment Otto Bauer dans « Bolchevismus oder Sozialdemokratie » écrit en 1920 et « Der Kampf um die Macht » de 1924 fondée sur la question des classes moyennes et sur les alliances nécessaires à la prise du pouvoir. Le congrès de Linz de 1926, vu comme un net tournant à gauche de la social-démocratie allemande, posa ensuite les questions de la transition du capitalisme à l'économie socialiste, la question de la nation etc...

Au centre de ces questions, dans cette période particulièrement trouble où il n'était pas exclu que la bourgeoisie entame une contre-révolution préventive, s'inscrit le problème de l'utilisation de la violence défensive.

Après, l'échec de la république espagnole et le pacte germano-soviétique brisèrent brusquement cette perspective et la déplacèrent sur d'autres territoires, essentiellement sur la confrontation démocratie-fascisme-socialisme. Après 1945, le scénario fut complètement changé. A Bad Godesberg, néanmoins, en 1959, le réformisme, étoile polaire de la social-démocratie allemande, a été déclaré officiellement victorieux. A Bad Godesberg néanmoins ce n'est pas le réformisme Bernsteinien : plus aucune référence à l'éthique ou à l'horizon socialiste. Il s'agit bien de la transformation d'un parti en parti populaire acquis à l'économie de marché, visant essentiellement les classes moyennes. Même si les affirmations du nouveau programme du SPD n'étaient pas originales et se montrent véritablement comme la somme des changements intervenus dans la pratique social-démocrate au cours de la première moitié du 20e siècle, à commencer par la Première Guerre mondiale.

b) Réformes et communisme

Avec la première guerre mondiale apparaît la nécessité de transformer la guerre impérialiste en guerre civile. Selon Lenine et les bolcheviks : l'option réformiste non seulement ne pouvait plus être une option valable, mais en plus c'était précisément cette option qu'ils tenaient pour

JOURNEE DE DEBAT SOLIDARITES 19 JANVIER 2008

« QUELLE GAUCHE POUR QUEL AVENIR ? »

responsable de la banqueroute de la social-démocratie. Dans Etat et révolution Lénine en 1917 : le capitalisme, même arrivé à sa phase suprême, ne serait jamais mort tout seul et de mort naturelle. Abattre l'Etat bourgeois en manœuvrant contre lui le bélier de l'Etat prolétarien. Si la guerre impérialiste était donc un instrument de plus au service de la classe dominante, il pouvait être également une occasion pour les opprimés de choisir la voie révolutionnaire.

Le IIe Congrès de l'Internationale communiste en 1920 invoque la guerre de 1914-1918 comme lien indissoluble : « Rappelle-toi de la guerre de 1914-1918 » Il est mis 21 conditions à l'admission au sein de l'Internationale communiste : et la condition 7 stipule clairement : « rupture complète et définitive avec le réformisme »:

Condition 2 : « Toute organisation désireuse d'adhérer à l'Internationale Communiste doit régulièrement et systématiquement écarter des postes impliquant tant soit peu de responsabilité dans le mouvement ouvrier (organisations de Parti, rédactions, syndicats, fractions parlementaires, coopératives, municipalités) les réformistes et les « centristes » et les remplacer par des communistes éprouvés, - sans craindre d'avoir à remplacer, surtout au début, des militants expérimentés, par des travailleurs sortis du rang ».

Condition 3 : « Dans presque tous les pays de l'Europe et de l'Amérique la lutte de classes entre dans la période de guerre civile. Les communistes ne peuvent, dans ces conditions, se fier à la légalité bourgeoise. Il est de leur devoir de créer partout, parallèlement à l'organisation légale, un organisme clandestin, capable de remplir au moment décisif, son devoir envers la révolution ».

Condition 6 : « Tout Parti désireux d'appartenir à la IIIe Internationale, a pour devoir de dénoncer autant que le social-patriotisme avoué le social-pacifisme hypocrite et faux ; il s'agit de démontrer systématiquement aux travailleurs que, sans le renversement révolutionnaire du capitalisme, nul tribunal arbitral international, nul débat sur la réduction des armements, nulle réorganisation « démocratique » de la Ligue des Nations ne peuvent préserver l'humanité des guerres impérialistes »

Après une brève période entamée en 1921, alors que les perspectives révolutionnaires semblent désormais s'évanouir, le débat sur la nécessité de construire un front unique avec les socialistes refait surface. La période classe contre classe, de dénonciation des sociaux-fascistes liés à l'absolutisation du pouvoir stalinien, débouche sur l'isolement de l'URSS et la grande crise.

JOURNEE DE DEBAT SOLIDARITES 19 JANVIER 2008

« QUELLE GAUCHE POUR QUEL AVENIR ? »

Front Populaire (VII Congrès de l'IC) : L'arrivée d'Hitler au pouvoir et la spécificité urgente de la lutte antifasciste, liée à une nouvelle nécessité pour l'URSS de réintégrer le concert des nations entraîne la reprise du discours sur les réformes

Avec cette étape, on est face à un nouveau cycle qui va se clore dans les années 1980 : Ce cycle fut dominé, en particulier, par le stalinisme et la social-démocratie, « étoiles jumelles » comme les qualifiait Trotsky qui ont bloqué ou limité l'expression de partis révolutionnaires de masse.

Exemple du Pci : seul parti social-démocrate et social-réformiste de la République italienne. Etape marquante de son évolution avec le rejet de l'hypothèse révolutionnaire en 1968 L'Etat ne devait plus être abattu mais réformé de l'intérieur avec l'ensemble des autres forces génériquement définies comme démocratiques. Est-ce là le Bad Godesberg pour les PC ?

Aucune alternative progressiste au capitalisme libéral. Il n'y a qu'un seul monde comme le scande Alain Badiou dans son dernier livre « de Quoi Sarkozy est-il le nom ? ».

3. La gauche anticapitaliste aujourd'hui. Quel débat ?

Nous sommes arrivés à la troisième période du débat, mais il ne s'agit plus du débat entre réforme et révolution. On a clôt un cycle historique important et, aujourd'hui, peut-on encore parler de social-démocratie réformiste au sens historique de ce terme ? J'aurais tendance à dire que non.

La social-démocratie se présente plutôt comme sociale-libérale, pseudo-réformiste ou post-réformiste. Reste cependant, peut-être, la base de ces partis. Situation transitoire entre le « déjà plus » du vieux mouvement ouvrier et le « pas encore » d'un nouveau mouvement ouvrier et social. »

J'aimerais terminer par une citation du film Charles mort ou vif que je mettrai en quelques sortes en dialogue avec la citation du début d'Edgar Morin, donc « Renoncer au meilleur des mondes , n'est pas renoncer à un monde meilleur » , qui me semble bien résumer aujourd'hui encore le sens du débat entre réformes et révolution.

Voici donc cette citation de Charles Dé, qu'on présente à la dérive, héros du film de Tanner de 1969. Je le répète pour ceux qui ne l'auraient pas

JOURNEE DE DEBAT SOLIDARITES 19 JANVIER 2008

« QUELLE GAUCHE POUR QUEL AVENIR ? »

en tête, le film raconte comment Charles Dé, bourgeois cultivé proche de la soixantaine et chef d'une entreprise florissante, quitte travail et famille pour rejoindre Paul, un peintre d'affiches vivant dans la bohème. Donc Charles ivre parle à Pau : « plan rapproché, il est agressif et dévisage Paul hors champs : « Pauvre type !... Rien ne s'arrangera jamais tant que tu ne seras pas capable de voir le présent avec les yeux de l'avenir. Sans cela tu patauges dans la merde. Tout ce que tu pourras faire ne vaudra pas un pet de lapin tant que tu n'auras pas compris cela : il faut partir d'une exigence absolue, même si elle peut paraître lointaine à première vue, et te dire : je ramène tout à cette exigence... et à partir d'elle, je regarde ce qui est possible, non pas rafistoler les bouts de ficelle à la petite semaine pour accommoder le sordide présent comme n'importe quel politicien centre-gauche. »